CIE MARINETTE DOZEVILLE

REVUE DE PRESSE



© Marie Maquaire

AMAZONES

Création 2021

C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde

Créations 2023 et 2024

Etudes pour Chevalières - duo

Création 2026

Cie Marinette Dozeville
72/74 rue de Neufchâtel
51100 Reims
ciemarinette.dozeville@gmail.com
www.cie-marinette-dozeville.net

Marinette Dozeville, artistique 06 22 78 80 27
Marie Maquaire, diffusion 06 03 54 67 93
Julie Trouverie, développement
Anita Thibaud, administration

La Scène
LE MAGAZINE DES PROFESSIONNELS DU SPECTACLE

Le féminisme sur le devant de la scène

Les projets se multiplient au plateau, des portraits de femmes aux récits plus directement revendicatifs. La parole se libère, sur scène aussi.

Il y a bien sûr le #MeTooThéâtre qui fait l'actualité depuis quelques mois. Il y a aussi des débats passionnants, un peu partout, à l'occasion de festivals ou de temps professionnels. Les écrits passionnants de Reine Prat, Mona Chollet, Titiou Lecoq ou Sylvie Cromer, et un peu partout en France des festivals ou des temps forts qui offrent la parole aux femmes, artistes, autrices, chercheuses… Depuis quelques années, ces questionnements s'inventent de plus en plus souvent au plateau, dont ils sont restés souvent à l'écart depuis les fin des années 1970, époque de grandes revendications féministes qui ont alors traversé les productions du Living Theater et de bien d'autres. Assez souvent dans les productions récentes, la recherche s'appuie sur une collecte préalable. C'était le cas de Florence Lavaud (Chantier Théâtre) qui, en jouant dans les écoles au cours de la crie sanitaire, à défaut de plateau, ne souhaite plus repartir de ses « *seules envies, de ses désirs* » mais se porter à l'écoute de la parole des enfants. « *Lors d'une représentation de* La Petite fille aux genoux rouges/roses, *je constate que les garçons sont séparés des filles. Étonnée, je demande pourquoi ? Un garçon me répond : "Les filles, on ne leur parle pas…" Les filles écoutaient sagement, ne réagissaient pas à ses propos… Tellement de choses restent à faire pour les femmes*, assure-t-elle. *Cela a fait écho à la plateforme nationale professionnelle que je mène depuis 2018, sur la place de la femme dans le théâtre jeune public.* » Les représentations du genre, du masculin et du féminin, sont un acte sujet aujourd'hui largement exploré, notamment dans le répertoire jeune public (*Mon frère, ma princesse* ; *Elle pas princesse, lui pas héros ; Filles & soie*…). Aujourd'hui, les projets se déplacent sur des pièces toujours plus mordantes, qui n'hésitent pas à porter un discours direct et engagé. La commande de Pauline Bureau à Léa Fouillet est à ce titre assez exemplaire du mouvement actuel. « *Le projet est né d'une proposition de Pauline Bureau*, rapporte Léa Fouillet, 25 ans. *Elle s'intéresse aux textes écrits par des autrices, avec des thématiques féministes. Elle sait que c'est important pour moi et il l'intéressait qu'une autrice d'une génération plus jeune que la sienne écrive à partir d'un point de vue féministe, afin de confronter un autre regard.* » Elle poursuit : « *Pauline Bureau souhaitait que je mette en lumière des problématiques féministes par le prisme de ma génération, et ce qui était le plus évident était la place des réseaux sociaux dans le quotidien des jeunes aujourd'hui.* » Les sujets se déplacent et les médias permettant l'affirmation des revendications féministes se transforment eux aussi. Plus que jamais, un combat tel que celui-ci s'inscrit dans son époque, ses usages et tous les moyens

CYRILLE PLANSON



1 MARIE MAQUAIRE

Amazones
Marinette Dozeville

Une pièce féminine et féministe, joyeuse et engagée, tout récemment crée au Manège, scène nationale de Reims. Librement inspiré du livre *Les Guérillères* de Monique Wittig, *Amazones* est un septuor de danseuses, une communauté contemporaine d'Amazones, sur une création sonore de Dope Saint Jude, avec la voix de Lucie Boscher. La chorégraphe et performeuse Marinette Dozeville poursuit ici ses recherches et explorations sur le féminin. Après avoir présenté son solo *Lilith* à Avignon, l'été dernier, elle assume le passage « *de la solitude au collectif, de la figure sauvage à la meute* ». Un projet à voir comme une utopie, une espérance de sororité.

La Scène n°103 - Le féminisme sur le devant de la scène, Cyrille Planson, décembre 2021

Télérama

Sortir

Pourquoi “Les Guérillères” de Monique Wittig inspire-t-il tant les chorégraphes ?

Belinda Mathieu

Publié le 01/02/22

Le roman “Les Guérillères”, de Monique Wittig, écrivaine, théoricienne féministe et lesbienne, est investi par les chorégraphes depuis quelques années. En quoi ce texte de 1969, aussi littéraire que militant, trouve-t-il un écho dans le monde de la danse ?

Difficile de ne pas être retourné à la lecture des *Guérillères*, de Monique Wittig. Ce texte puissant, à la force presque mystique, invoque les visions d’un groupe de guerrières, désignées par *« elles »*, qui se préparent au combat, avec un style expérimental unique, qui trouble la langue française. Aussi politique que poétique, la puissance de Wittig, longtemps restreinte à des cercles confidentiels, trouve aujourd’hui un écho plus large et au-delà des sphères militantes.

En 2020, Théo Mercier et Steven Michel s’en inspirent dans *Big Sisters*, une pièce aux allures de film kitsch où un groupe de femmes guerrières manient des conches et des couteaux. Cette année, c’est Marta Izquierdo Muñoz avec *Guérillères*, qui y fait aussi référence pour imaginer un trio délirant d’amazones grotesques affublées de costumes bariolés, ou encore Marinette Dozeville, qui dans *AMAZONES* et sa communauté de danseuses désinvoltes, s’en est servie pour son processus de création. Comment expliquer cet engouement ?

« Si ce texte est très lu aujourd’hui, c’est d’abord parce qu’il est magnifique. Sa force poétique rencontre les soulèvements d’aujourd’hui et est une ouverture, à l’image des jeunes hommes, qui viennent, dans le livre, joindre le combat des “elles”, ce pronom qui est le personnage principal du livre », analyse Suzette Robichon, militante lesbienne, écrivaine et coprésidente des Ami.es de Monique Wittig. Il faut rappeler qu’en 2019, en pleine effervescence des différentes vagues de #MeToo, *Les Guérillères* fêtait ses 50 ans et paraissait en poche aux éditions de Minuit. Un coup de projecteur qui a permis à ce livre, où le corps est omniprésent, de résonner avec les combats féministes actuels : « Toutes les dynamiques féministes qui ont suivi #MeToo placent le corps au centre de leurs enjeux. C’est sûrement que les gens qui se questionnent sur le corps, les activistes comme les chorégraphes, ont un attrait commun pour ce texte », explique Marinette Dozeville, qui a monté *AMAZONES*.

La chorégraphe et militante, qui a été particulièrement marquée par l’œuvre de Wittig, voit d’ailleurs ce texte comme une invitation à bouger : *« Le mouvement est très présent à travers la figure du cercle et tout un tas d’évocations de déplacements, d’actions, de dynamiques. Mais aussi dans le style, car c’est vraiment une écriture en mouvement, incantatoire, qui invite à la mobilisation »*, précise-t-elle.
La lecture de *Les Guérillères* a motivé son désir de créer *AMAZONES*, qu’elle a souhaité partager avec ses danseuses, notamment à travers des lectures collectives pendant les répétitions :
« Il y a dans ce texte une forme d’invitation qui fait écho à la manière dont je conçois le rapport avec le public dans mes pièces. Il mobilise, dans un sens aussi bien chorégraphique que politique. »
Une belle invitation à se plonger dans Wittig, à la lire, à la relire et à la danser.

TRAX

Paris : La pièce de danse “AMAZONES” rend hommage à la sororité et au féminisme

■ Écrit par Cécile Giraud Le 12.01.2022, à 17h38 04 MIN

Les 2 et 3 février prochains, Le Carreau du Temple présente AMAZONES, une création librement inspirée du livre Les Guérillères, de la militante féministe Monique Wittig. Sur les prods de la rappeuse Dope Saint Jude, les danseuses se frottent à un modèle de société matriarcal furieusement libérateur. Entretien énergétique avec Marinette Dozeville, la chorégraphe de ce spectacle qui saute à pieds joints dans la sororité bienveillante.

Quel a été le déclic pour vous lancer dans cette libre adaptation et de quelle façon le livre *Les Guérillères* de Monique Wittig a intégré votre processus de création ?
Cela faisait des années que je travaillais sur tout ce qui touche à la représentation des femmes à travers des personnages féminins phares. En 2018, j’avais notamment écrit le seul en scène *Là, se délasse Lilith*. Un jour, une amie féministe me fait remarquer que Lilith est un personnage solitaire. À cette période, j’étais tellement aveuglée par sa force que je ne me suis pas aperçue de la dimension de solitude. Donc j’ai eu envie de développer ce travail par le biais du collectif, du groupe, et donc à la sororité. Et puis, le texte de Monique Wittig est tout simplement magnifique… Parce que c’est une prose épique, et non un essai comme beaucoup de livres féministes, il porte une puissance évocatrice qui a suscité chez moi des images mentales très fortes. Alors j’ai voulu les décrire à ma manière, via la danse, afin d’évoquer le séisme enchanteur que provoque ce texte.

Un séisme également provoqué par la nudité des danseuses. Certes, ce n’est pas un scoop dans la danse contemporaine. Mais dans votre travail, la performance du corps importe beaucoup. Comment avez-vous donc travaillé avec les artistes et comment ont-elles vécu le nu ?
L’idée est que la nudité n’entrave en rien la liberté du mouvement. Il faut qu’elle soit même un exhausteur de liberté. Même si on peut être à l’aise nue sur un plateau, ce n’est pas simple de ne pas se regarder faire et être naturellement dans le plaisir de se lancer dans le mouvement. Avec une jubilation juvénile qu’un gamin peut avoir quand il court à poil. C’est trop bon de courir à poil ! Une fois que l’on a pris conscience de cela, on doit déconstruire. Si on ne fait pas cette démarche, on peut certes simuler d’être à l’aise, mais on ne maîtrise pas alors ce que le public peut voir de nous. En ce sens, on a vraiment travaillé pour *AMAZONES* à ce qu’il y ait un 4ème mur, que la communauté de femmes sur le plateau se sente chez elle, sans pour autant ôter la générosité au public. Le but est qu’il assiste à ce qu’il se passe réellement dans un groupe de femmes quand elles sont chez elles. C’est dans ce contexte qu’elles peuvent alors convoquer liberté et spontanéité. Pour que ce soit possible, il a fallu prendre le temps d’oublier la nudité et apprendre à aimer cela. Il y a plusieurs façons : oublier le réflexe de rentrer son ventre, de ne jamais montrer son sexe face au public etc… Et bien entendu, une sororité concrète sans que l’on tombe dans l’écueil de la gentillesse. C’est-à-dire que c’est toujours la femme qui est attentive aux autres avant de l’être envers elle-même. Cette culture du soin empêche son propre déploiement. Donc nous avons travaillé à ce que la bienveillance des autres nous serve à nous déployer, à faire plus de bruit et à sortir des nos entraves corporelles.

Tout cela entraîne une expansion jouissive collective, représentée dans le livre et la pièce par un cercle. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce symbole ?
On retrouve le cercle partout dans le livre. Il était donc important pour moi de retrouver ce symbole comme élément central de la pièce. Il est synonyme de cohésion et d’harmonie car sa forme permet à l’énergie de se condenser, de se fortifier. Mais les notions de chaos et d’anarchie sont aussi très présentes dans *Les Guérillères*. Dans cette volonté de sortir de toute binarité et de tout manichéisme, on peut tirer quelque chose de polychromique. Rien n’est figé, tout se compose et se décompose sans cesse. Si la figure du cercle est très présente dans la chorégraphie, je dirais que tout ce qui ça vient la contrarier se révèle être intéressant.

De quelle manière Dope Saint Jude, en tant qu’artiste queer, noire et gay, corrobore avec votre univers et celui de vos collaboratrices ?
Le travail avec elle a été très agréable, très fluide, très simple.
Il était important que des points politiques et utopistes convergent entre nous car le rap n’a sa place dans la création contemporaine que très rarement. Elle a été ultra disponible, je sentais qu’elle était excitée par l’idée d’intervenir dans un projet chorégraphique. Elle a tout de suite compris ma volonté de faire ressortir un amour sororal puissant et bienveillant. On ne voulait pas montrer la combativité à travers les armes et la violence seulement. Il n’y a pas à trancher dans cette communauté. La place existe autant pour cet amour bienveillant que pour cette puissance combative. En ce sens, Dope était la personne qui amenait parfaitement cette énergie (ndlr, elle portera de sa voix grave des extraits du livre en anglais). Une énergie qui se combine parfaitement avec la voix cristalline de la comédienne Lucie Boschez (ndlr, qui portera quant à elle des extraits en français).

L’Eden d’avant Adam

Guy Degeorges, 6 février 2022

S’imposer sur scène dés avant l’arrivée des spectateurs, avec tant de force et sérénité, c’est d’abord affirmer une sensation de réel, une continuité d’avant la représentation. Un état stationnaire. Aussi déjouer d’emblée par la nudité en pleine lumière, toute interprétation érotique pour s’affirmer ailleurs. D’évidence dans le domaine du féminin, de la communauté, en toute égalité.
It’s a woman’s world.

Tranquilles, elles mangent : pommes, raisins, fruits du jardins... Est-ce ici une utopie ? Dans cet Eden : ni homme, ni péché, ni serpent et c’est bien ainsi, pour laisser place nette à d’autres enjeux. Le texte de Monique Wittig me traverse sans vraiment m’éclairer, comme musical il me laisse des repères évocateurs. Ces mots me renvoient à la sororité: diversité des corps de tous âges et tempérament, des peaux claires ou mates, mais que les gestes unissent. Ce soir les regards, mouvements et énergies de chacune semblent s’offrir avant tout au groupe. Nous en sommes les heureux témoins, à l’orée de la clairière. La communauté se constitue en cercle, se divise, apprend des contributions de chacune, s’étire et revient. Ces modulations s’épanouissent avec une grande richesse. Les bassins ondulent lents, les protocoles se transmettent en duo-miroir, figurent des échanges d’où rapports de force sont absents. Il y a de la vigueur pourtant, quand les amazones s’entraînent pour un combat qui ici n’aurait pas à être livré, courses, rougeurs, sueurs et claquements. Mais une vigueur joyeuse, sans violence.
Avec amour.

Sans doute qu’on ne nait pas sœurs, qu’on le devient.

Le flot féministe de Marinette Dozeville coule sur Faits d'hiver

Amelie Blaustein Niddam, 2 février 2022

Au Carreau du Temple la chorégraphe offre AMAZONES, un manifeste au mouvement Art déco et au message militant.

Nymphes

Quand le public entre, et cela prend du temps tellement la salle est comble, elles sont là, totalement nues. Florence Gengoul, Dominique Le Marrec, Léa Lourmière, Elise Ludinard, Lucille Mansas, Delphine Mothes, Frida Ocampo croquent dans tous les nombreux fruits qui jonchent le sol. La voix de Lucie Boscher raconte calmement qu'elles sont puissantes, connectées à la nature et au groupe. Les mots de Luvan, extraits de Agrapha disent :

> *C'était en troupe épaisse comme des brebis serrées que nous allions boire et nous lustrer. Jamais l'une suivant l'autre car nous n'avions, ni guide, ni trésorière, ni bergère, ni mère.*

Et bien c'est exactement à cela qu'elles s'appliquent.

Fluide comme Isadora

Elles posent des gestes qui rappellent les ballets russes, la liberté d'Isadora Duncan et La ronde de Matisse. Classique ? Et bien non, plutôt super moderne, du genre des spectacles qui font avancer la discipline sur le fond et la forme. Dozeville arrive à insuffler de la légèreté tout en séparant tous les membres. Cela ne donne pas aux corps de la dislocation. C'est tout le contraire, cela donne de la cohérence. Si parfois elles avancent en armée rangée sur le Hip Hop enragé de Azealia Banks, c'est pour amener au groupe un martèlement ou un rebond.

Guerrières

AMAZONES s'inspire du roman de Monique Wittig paru en 1969, Les Guérillères. Le livre raconte la vie d'une communauté lesbienne qui s'échappe de toutes les conventions féminines. La première dans Amazones est de se vêtir, à la fois pour se cacher et se sublimer. La seconde serait de demander de l'aide aux hommes, mais le casting est 100% féminin. Cela reste un acte, elles sont nues mais ne sont pas des objets sexuels, elles sont juste mises à égalité les unes par rapport aux autres. Le combat se trouve là, dans la quête d'un regard neutre sur les femmes. Amazones est toujours élégant grâce à la cohérence du geste, secondé par une lumière juste et une bande-son souvent faite de leurs pas, frappes et souffles. Il n'est pas étonnant de trouver le nom de Julie Nioche, chorégraphe elle aussi de l'élégance et de la légèreté, pour qui Marinette Dozeville a été interprète.

Marinette Dozeville offre donc un rapport neuf sur le nu au plateau, ni sexy, ni malade, juste là. Elle décale le regard sur le féminin, le rendant naturel, et donc puissant. Dans ce sens elle s'inscrit dans une veine actuelle qui compte notamment Gaëlle Bourges et Lara Barsacq.

SPECTACLE/DANSE

AMAZONES

OU LA LIBÉRATION DES CORPS !

ART ET CULTURE



▲ Marinette Dozeville

Interview de MARINETTE DOZEVILLE, Chorégraphe

FRANCK DIT BART | MARIE MAQUAIRE

Des suites à un commentaire élogieux du cultivé Léo Martiner sur les réseaux sociaux à propos d'**« AMAZONES »** de Marinette Dozeville :

> ***« J'ai assisté, avec un groupe de naturistes amis, à une représentation et nous avons passé un très bon moment. Rien d'ostentatoire ou de surjoué, d'hyper performant, mais une présence féminine réaliste avec un vrai crédit poétique, bucolique, organique. J'ai été capturé par ce spectacle au rythme tendu de bout en bout. Pas de vedette, juste la force du groupe, un groupe de femmes nues avec l'évidence immense mais simple de la réalité de leurs corps nus. Bonne idée de leur proposer une place dans notre univers naturiste. »***

Forcément toute mon attention a été attirée et j'ai souhaité interviewer cette chorégraphe et danseuse. J'ai voulu découvrir son processus de création qui jette des ponts entre un texte littéraire d'une auteure féministe et le développement de sept corps nus de femmes en mouvement sur la scène. Le parcours de Marinette Dozeville qui l'a conduit à son engagement de femme libre. Mais également dans sa présente création son rapport à la voix de la compositrice et chanteuse Dope St-Jude. Mais aussi essayer par le raffinement de son regard exercé et professionnel, de comprendre quelle lorgnette nous autres naturistes portons à la danse contemporaine. Surtout quand elle se dévête de ses oripeaux pour nous offrir « AMAZONES », une création pour le moins originale qui ne peut que nous toucher et nous interpeller dans notre rapport à la nudité ouverte et créatrice.

LVS : Bonjour Marinette pouvez-vous vous présenter et nous décrire votre parcours de danseuse chorégraphe ?

Marinette : D'abord formée avec un cursus en danse classique, j'ai commencé à pratiquer la danse contemporaine à l'âge de 18 ans, et me suis intéressée dans la foulée aux formes artistiques qui questionnaient en profondeur ma pratique, tant sur le fond que sur la forme. Parallèlement à un travail d'interprète et de pédagogue, j'ai démarré très jeune mes premières recherches en tant qu'auteure, curieuse de développer un langage personnel, cherchant petit à petit à harmoniser un point de vue en mouvement sur le monde et la manière de le traduire en écriture chorégraphique.

LVS : Votre dernière création « AMAZONES » est librement inspirée du livre « Les Guérillères » (1969) de Monique Wittig. Qui est cette auteure féministe et en quoi cette œuvre vous a galvanisée dans votre envie de la mettre en scène à travers sept corps de femmes nues ?

Marinette : En effet, *Les Guérillères* et l'ensemble de l'œuvre de Wittig a largement nourri l'ADN de la pièce, avant de se tourner vers les mots de Luvan, autrice



contemporaine, dans une perspective de filiation et de réactualisation. Wittig, figure phare du féminisme radical lesbien, a nourri nos questionnements et discussions, à travers des lectures communes de La Pensée Straight, Le corps lesbien, ou *Brouillon* pour un dictionnaire des *amantes*. Plus particulièrement, Les *Guérillères*, récit épique d'une communauté de femmes en pleine autonomie, m'a accompagnée dans ma démarche de mêler poétique et politique.

LVS : Comment s'opère chez vous le processus de création du passage du texte écrit au mouvement des corps sur le plateau ?

Marinette : Pas simple de répondre à cette question... Je dirais qu'il ne s'agit aucunement de chercher à traduire un langage écrit en un langage dansé, mais plutôt de travailler par immersion. Avoir des autrices phares qui nous accompagnent dans notre pensée et notre sac à dos, comme des compagnes de route, ressources auxquelles on viendrait s'abreuver à grand soif (l'image de la source est récurrente dans l'œuvre de Luvan...), puis, quand la période d'immersion cède place à une période de digestion, accompagner avec intuition et vigilance ses images mentales et autres visions dansantes pour en faire naître un langage qui nous soit propre.

LVS : En quoi pour vous c'était une évidence que vos « AMAZONES » devaient se présenter nues sur scène?

Marinette : Dans la continuité de *Là*, se délasse *Lilith*..., où la nudité était déjà présente, il était évident pour moi que ces AMAZONES seraient nues. Pour différentes raisons.

Déjà, pour ce joyeux challenge d'incarner un propos politique sans artifice aucun (pas de costume, mais pas non plus de scéno - ou si peu..., la majeure partie du spectacle sans musique, etc), obligeant ainsi à travailler de manière très claire et approfondie le traitement du corps et sa narration propre.

Pour convoquer une liberté de corps et une jubilation particulière que permet la sensation du corps nu à gambader dans l'espace, une forme de joie première à reconquérir... Pour, dans une veine féministe dite *« sex positive »*, énoncer une émancipation des femmes par leur pleine réappropriation de leurs corps, de leurs désirs, plaisirs et énergies sexuelles, et donc donner à voir pleinement leurs corps, sans jamais le donner en pâture au public. En ce sens, apprivoiser une nudité perceptive et jubilatoire, et non une nudité qui, se regardant faire, s'auto-censurerait un champ des possibles dans ses explorations dansées.



***suivant l'autre car nous n'avions, ni guide, ni trésorière, ni bergère, ni mère.* » Q'est que cette voix off apporte à votre chorégraphie ?**

Marinette : Ces extraits de texte portés en voix off par la comédienne Lucie Boscher sont tirés du livre *Agrapha* de Luvan. Les textes de Luvan, à l'image des *Guérillères*, et en écho à l'écriture chorégraphique, ont pour particularisme d'avoir une charge politique à travers un langage poétique. Ils viennent très ponctuellement et délicatement dialoguer avec la danse, porteurs de leur mélodie propre, et se faisant potentiels vecteurs d'images signifiantes.

LVS : Puisqu'il a été question dans ma précédente question du son, venons-en à la compositrice et chanteuse Dope St-Jude rappeuse et productrice de Cape Town qui adore bousculer les codes musicaux. Pourquoi l'avoir choisie précisément elle pour la bande son de votre chorégraphie ?

Marinette : J'avais envie de mettre en avant le caractère mélodique des textes et de mettre en valeur la puissance combative de ces AMAZONES, faite à la fois de tendresse et de radicalité. D'où mon souhait que le premier vecteur musical soit les corps dansants eux-mêmes, le « chant collectif » de ces femmes en mouvement, et que les textes choisis ou écrits pour la pièce soit portés à deux voix : la voix métrique et cristalline de Lucie Boscher, avec son tenant de fausse candeur, et la voix charnelle, puissante et solaire de la rappeuse Dope Saint Jude, à travers deux tracks créés pour la pièce. Bien sûr, si sa voix et son flow étaient parfaitement pressentis pour ce spectacle, c'était aussi très important de dialoguer avec une artiste qui était elle aussi dans une démarche de déconstruction des codes masculins dans le milieu du hip-hop, et d'énonciation de nouvelles voies rendues possibles. Ça a été un vrai bonheur de travailler autant avec Lucie Boscher qu'avec Dope Saint Jude.

LVS : Quel a été la réaction du public à l'évocation de vos « AMAZONES » interprétées par sept danseuses nues ?

Marinette : Les retours sont assez unanimes sur le fait que le public, dès qu'il entre dans la salle, se sent accueilli « chez Elles ». Ce sont Elles les maîtresses des lieux, avec leurs codes, leurs règles du jeu. Ce qui a pour effet de mettre le public à l'aise et à l'écoute très rapidement. Une fois passé « ce cap », il en sort que le public cerne la nécessité de cette nudité, et témoigne que la puissance combative et joyeuse de ces AMAZONES nues est communicative.

LVS : En quels lieux et à quelles dates, les lectrices et lecteurs de LVS pourront venir soutenir et admirer votre chorégraphie ?

Marinette : Prochaines dates : le 13 août, au festival Tanz land art au Rosenhof à Schwand (Allemagne), le 19 mars 2023 à Mars à Mons (Belgique) et le 7 avril 2023 à l'ACB de Bar-le-Duc.

LVS : Quels sont vos projets et à vous le mot de la fin ?

Marinette : … la suite des aventures… *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde*, prochain projet de création de la compagnie, avec une dizaine d'interprètes, danseuses et activistes féministes, dont la première exploration formelle se fera dans l'espace public. L'occasion de pousser le curseur sur le partage avec le public autour d'un propos artistique à charge politique. ■

Amazones, de Marinette Dozeville au Générateur, Gentilly avec le Théâtre de Vanves dans le cadre du Festival ARTDANTHE

Mar 28, 2023 | Commentaires fermés sur Amazones, de Marinette Dozeville au Générateur, Gentilly avec le Théâtre de Vanves dans le cadre du Festival ARTDANTHE

fff article de **Nicolas Thevenot**

La salle du Générateur à Gentilly est sans estrade. De plain-pied, le dispositif imposé ne peut qu'accueillir généreusement la proposition débordante de Marinette Dozeville, ***Amazones***. Dans cet écrin blanc comme une toile de peintre s'inscrit la plénitude des corps nus de ses sept interprètes. Lumière chaude, zinzinulements dorés de la faune ailée, stridulation sombres des insectes, l'immersion tient autant à ce paysage sonore enveloppant et envoûtant qu'à la présence de toute éternité de ces femmes libres. Le mythe tient d'ailleurs à cela : il est sans âge, contemporain quand bien même il émergea il y a des milliers d'années. Et c'est la force et l'imposante réussite d'***Amazones*** que d'être là, non pas comme un décor planté, non pas comme une figuration opportune et adventive, mais bien comme une réalité majeure, intemporelle, qui ne demandait qu'à être révélée dans l'instant. Ces femmes avaient toujours été là, seul un coupable aveuglement nous les dissimulait.

Le premier tableau, car c'est ainsi qu'***Amazones*** nous apparaît, est celui d'un âge d'or, une manière de paradis, sans Adam, mais des pommes disséminées ça et là, qu'elles prennent en bouche, croquent, qui passent d'une bouche à une autre, et qu'elles recrachent comme si le désir était ailleurs. Le fruit-stigmate est sans importance, simple accessoire. Les danseuses-performeuses s'égayent dans cet état de nature, batifolant, gambadant ou reposant au sol alanguies. Leurs rondes, leurs farandoles sont les héritières de la liberté antique et déliée des chorégraphies d'Isadora Duncan. La danse des corps est un flux organique qui ménage les montures, qui disperse les présences, qui structure de manière liquide l'architecture de l'espace ainsi tracé par leurs lignes de fuites, leurs points d'arrêt, dans un mouvement continu. Attroupement, couple, solitude, la mathématique des rencontres se révèle une équation irrésolue qui ne porte pas à conséquence. La danse de Marinette Dozeville officie dans la transparence, le plus souvent, dans le retrait, dans la réserve, comme s'il fallait laisser libre cours à ces bras, ces cuisses, ces épaules, ces mains, ces chevelures, les laisser flotter dans le courant de cette source auquel le texte poétique de Luvan fait référence, qui n'est peut-être rien d'autre que l'imaginaire mythique recouvré. Il n'y a pas de bergère, il n'y a pas de trésorière, encore moins de supérieure nous dit encore Luvan. Leur éparpillement est à l'image de l'horizontalité de leur pouvoir. Pour parler d'elles le poète fait appel à d'autres mondes, animal, végétal : ce sont des brebis, ce sont des chèvrefeuilles… Dans ce temps immémorial, les corps sont poreux, transformistes, glissant allégrement d'une espèce à l'autre, de l'équidé au batracien, en passant par le flamant rose. Affaire de vision pour le spectateur enivré. Lorsque des lignes chorégraphiques affleureront, elles se détacheront avec la précision et le contraste d'une eau-forte, elles surgiront dotées d'un caractère inouï et inédit, telle cette chaîne de bras entrelacés secouant les poitrines d'un même rythme, telle ces cavalcades, debout, pied tendu et avancé comme un sabot, ou assises, une jambe galopant à flanc de sol. Elles forment bataillon.

Les magnifiques interprètes d'***Amazones*** portent avec elles, dans leur plus simple appareil, toutes les représentations de notre histoire des arts. Et ces mains levées pour claquer avec élan leurs cuisses, si elles échauffent leur sang, font surtout apparaître ces rougeurs, marbrent leur peau à l'instar de statues mythologiques, les colorent aussi somptueusement qu'une peinture de Rubens. Mais plus encore, ce qui nous transporte, ce qui nous fascine, ce sont ces regards partagés, ces attentions de chaque instant, ces affects circulant sans entrave, sans retenue, dans le nu de la vie, ces modulations qui strient leurs êtres et les émeuvent comme le vent à la surface de l'eau, les liant plus surement que tout serment. Si nudité il y a, c'est avant tout celle de l'âme qui prévaut ici. Leur indicible grâce, leur beauté, tient à cela : cette disponibilité des unes aux autres comme une communion de l'être sans fausse pudeur dans un dévoilement tout grotowskien. Cette sororité, littéralement incarnée, est ce qui les couvre, majestueuses, souveraines, telle une précieuse parure les protégeant de nos regards.

Si Philippe Descola a théorisé et critiqué l'invention de la nature par l'Occident, ce retrait de l'homme moderne pour contempler et plus encore exploiter et asservir son milieu, tenu à distance, objectivé, ouvrant la voie à l'insatiable dévoration capitaliste, l'histoire des arts peut bien également se lire à cette aune, ainsi de la représentation des femmes, véhicule mental de la domination patriarcale à travers son appropriation par la figuration du corps des femmes. Avec ***Amazones***, avec ces figures tutélaires échappant au pouvoir de l'homme, Marinette Dozeville met en pratique un retour à la nature, qu'il faut comprendre comme un effacement de ce qui fait tableau, de ce qui encombre nos regards, une déconstruction par la performance de ce qui met à distance et instrumentalise, nous donnant à vivre une forme spectaculaire inclusive, déployant la puissance de jouissance de l'être vivant. Ce geste profondément éthique et politique s'accomplit dans une magistrale réalisation.

Le Monde

Dans la danse, le nu émancipateur

Plusieurs spectacles à l'affiche actuellement utilisent la nudité pour montrer un corps conquérant

ENQUÊTE

La nuit. Un feu. Des miroitements de peau dans le noir. Deux corps apparaissent par fragments. Seins, dos, jambes s'imbriquent dans un puzzle qui échappe à toute anatomie repérée. L'une des créatures semble inanimée, ballottée comme un pantin, puis se réveille pour porter l'autre, entièrement nue, sur son épaule. Leur étreinte longue, lente et sans cesse reconduite devient voyage sensoriel, charnel, fusion ardente.

Cette échappée intime paradoxalement spectaculaire s'intitule *Une nuit entière*. Conçue et dansée par Anna Gaïotti et Tatiana Julien, présentée le 10 décembre 2022 à l'Espace Cardin, à Paris, au cœur d'un cercle de spectateurs assis au plus près des interprètes, elle entend montrer une expérience profonde et crue. *« Nous explorons l'humain et la féminité en prenant soin de nous,* expliquent les danseuses et chorégraphes. *La nudité ici va de soi pour se rapprocher de l'animalité, de la nature en travaillant aussi sur le consentement. »* Envoûtant, ce duo *« où nous nous logeons l'une dans l'autre et même accouchons l'une de l'autre »*, disent-elles, se veut *« un acte émancipateur »*, en particulier pour le public, *« qui voit des corps bruts dans un contexte d'injonctions physiques éloignées de la réalité »*.

Ce point de vue féministe *« non violent »*, selon les autrices, qui ouvrent le 23 janvier le Festival Amiens Europe-Feminist Futures, à la Maison de la culture d'Amiens, colore l'offensive de nudité, majoritairement portée par des artistes femmes, que l'on observe depuis un an. *« Il s'agit de conjuguer militantisme et tendresse,* précise Marinette Dozeville, dont le spectacle *Amazones* est donné actuellement en tournée. Totalement à poil et en pleine lumière, sept femmes soufflent un vent joyeux et frondeur sur la mythologie grecque. *« Je recherche un corps sans entrave, sans artifice, guidé par la liberté et le plaisir »*, poursuit la chorégraphe. Avec en bandoulière le livre *Les Guérillères* (1969), de la philosophe Monique Wittig, elle rappelle que *« l'autonomie des amazones était insupportable pour un modèle de société au fonctionnement patriarcal, comme le sont certaines initiatives féministes contemporaines »*. Elle insiste sur le fait que, *« sans aller dans l'hyper-sexualisation qui continue d'instrumentaliser les femmes, selon* [elle], [elles] *affirm*[ent leur] *énergie sexuelle »*.

« Vengeance conceptuelle »

Que le nu investisse les plateaux n'a rien de nouveau, tant l'histoire de la danse et de l'art en est habillé. Alors que dans les années 2000 il campe dans un registre plastique ou conceptuel avec Jérôme Bel et Boris Charmatz, il impulse aujourd'hui, dans l'élan #metoo, de nouveaux récits et enjeux revendicateurs. *« Il y a une émancipation et un engagement qui passent par le fait de dénuder la femme sur scène en montrant un corps tout-puissant, notamment dans sa dimension sexuelle,* confirme le sociologue Pierre-Emmanuel Sorignet. Il souligne que certaines créations, *« qui regroupent souvent uniquement des danseuses »*, portent parfois *« une vision de la société où les relations restent finalement articulées autour de schémas de domination »*.

En mode ludique et ironique, *Fuck Me*, de l'Argentine Marina Otero, qui était à l'affiche le 3 novembre 2022 aux Abbesses, à Paris, s'amuse de cet *empowerment* en renversant la vapeur. Otero se dresse seule au milieu de cinq hommes nus, objets charmants d'un show qui flirte par touches avec celui des Chippendales de retour dans la série *Welcome to Chippendales,* sur Disney +. *« J'ai voulu inverser les rôles en montrant la beauté de ces corps masculins généralement hégémoniques,* assume Marina Otero. *Je m'offre un espace de rêve où j'ai du plaisir à profiter de mecs soumis et bien roulés. »* Dominante ? Oui et non. Elle a imaginé cette pièce alors qu'elle était blessée et immobilisée en projetant sur sa bande de lascars son besoin criant de bouger. *« J'aime l'ambiguïté de ce jeu de pouvoir et de manipulation »*, explique-t-elle. Tandis que l'un des interprètes, Miguel Valdivieso, déclare se sentir *« paradoxalement puissant et heureux de participer à cette vengeance conceptuelle d'une femme »*.

La tendance autofiction innerve différents spectacles. Alors que Marina Otero inscrit sa quête dans son projet *Recordar para vivir* (« se souvenir pour vivre »), l'artiste brésilienne Janaina Leite scanne, elle aussi, sa trajectoire dans *Stabat Mater*. Pour cette conférence-performance passionnante, qui louvoie entre psychanalyse, théâtre et danse, avec entre les lignes la dénonciation d'un viol, elle vague tranquillement cul nu. *« Le sexe sur scène est tabou pour nous aujourd'hui, Brésiliens »*, dit-elle. En particulier, pour questionner, entourée par sa mère et un acteur porno, la virginité de la Vierge Marie ainsi que les rapports complexes entre sexualité et maternité.

« Comment accouche-t-on sans sexe, ni vagin ?, s'interroge-t-elle. *Pourquoi les images constitutives du féminin oscillent-elles entre attraction et répulsion ? désir et violence ?»* C'est à la suite d'un atelier de recherche sur le thème du *« féminin abject »*, dans la lignée des écrits de Julia Kristeva, que Janaina Leite s'est lancée dans cette enquête palpitante aux *« vertus libératrices »* qui *« a ouvert des espaces de réflexion, permis de mesurer* [ses] *préjugés sur la pornographie mais sans trouver de solutions à* [ses] *contradictions »*. Qu'elle continue d'explorer dans *Camming 101 nuits*.

> « J'indique aux danseurs que tel jour, à telle heure, on répétera nu. On bloque les accès, occulte les fenêtres… »
>
> OLIVIER DUBOIS
> chorégraphe

« Un geste sensible »

A l'inverse de Janaina Leite, c'est seins nus et en pantalon que les six danseuses de *Records*, de Mathilde Monnier, apparaissent. Ce geste – rare auparavant mais très présent actuellement – répond à un constat. *« On a pendant des siècles contrôlé les seins des femmes et la danse l'a fait aussi comme toute bonne discipline,* analyse-t-elle. *Elle a oublié cette partie du corps féminin en enlevant ce qui est sexuel, alors qu'elle a largement mis en scène les torses masculins aux pectoraux gonflés, symboles de virilité et de puissance. »* Elle revendique, avec *Records, « un acte de réhabilitation ». « Ces seins sont les miens, celui d'un corps au travail, qui n'est pas montré sous l'angle de l'érotisme mais de la liberté. »*

Sur scène, en répétition et en studio, la nudité entraîne des précautions. Tous les artistes évoquent *« le consentement, la confiance, l'autodétermination… »* dans le contrat de travail. Si Marinette Dozeville n'a pas hésité à rejoindre nue son escouade d'amazones au sein d'un *« processus progressif de déshabillage »*, d'autres optent pour des protocoles plus stricts. Olivier Dubois, dont la pièce *Tragédie* (2012), somptueuse marée humaine, fait l'objet d'une reprise avec neuf nouveaux interprètes, hommes et femmes nus comme la main, sur les dix-huit du spectacle, cadre l'emploi du temps. *« J'indique aux danseurs que tel jour, à telle heure, on répétera nu,* précise-t-il. *On bloque les accès, occulte les fenêtres… C'est important pour que chacun se mette en condition et génère ses propres mécanismes de protection. »* En tournée, il informe les équipes des théâtres, des techniciens aux pompiers, sur le sujet.

> « On relie trop dans notre société la nudité à la sexualité et à la honte »
>
> GAËLLE BOURGES
> chorégraphe

Celui qui *« a souvent été mis à poil »* lorsqu'il était interprète *« chez Jan Fabre notamment »* sait que danser nu *« n'est jamais simple, ni banal ». « Et c'est pour ça qu'il sait nous accompagner,* confie Karine Girard, à l'affiche dans *Tragédie* depuis 2012. *Ce n'est pas évident tous les jours, mais j'avais envie de cette expérience. »* En répétition, du moins au début, elle se souvient qu'elle se demandait où poser son regard, ses mains, comment respecter le corps des autres. Quant au magma charnel au cœur du spectacle, elle en découvre encore les paysages après cent cinquante représentations. *« Là, c'est la technique que cela exige qui fait oublier la nudité. »*

L'affichage et la réception par le public de ces pièces soulèvent des discussions. Selon les théâtres et le contexte, les programmateurs pèsent et soupèsent les dossiers. A la Briqueterie, à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), Sandra Neuveut a ouvert, en février 2022, un débat avec des adolescents après une séquence dénudée dans *All Over Nymphéas,* d'Emmanuel Eggermont, qui en avait perturbé certains. *« Nous avons dialogué avec les jeunes et une danseuse et tout s'est vite apaisé,* raconte-t-elle. *Je veille depuis à préciser sur le site Internet, en accord avec les compagnies, si les spectacles comportent de la nudité. Nous ne sommes pas le Théâtre de la Ville ou le Centre Pompidou. Selon les constructions culturelles de chacun, le nu, qui est un geste sensible, s'appréhende différemment. »* Inenvisageable néanmoins de *« se brider »* : *Legacy,* de Nadia Beugré, et *Insectum in… Vitry,* de Silvia Gribaudi, partiellement nus, sont annoncés cette saison.

La question de la censure et de l'autocensure circule parmi les chorégraphes. Gaëlle Bourges, dont les pièces depuis 2009 revisitent d'un œil finement critique les représentations des nus féminins, entre autres, dans l'histoire de l'art, s'inquiète. *« On relie trop dans notre société la nudité à la sexualité et à la honte. J'ai la sensation depuis quelque temps que l'étau se resserre sur nous et nos recherches. Nous devons continuer à exercer notre droit de mettre en scène des corps nus et ne pas courber l'échine. »* ■

ROSITA BOISSEAU

Une nuit entière, *d'Anna Gaïotti et Tatiana Julien. Les 23 et 24 janvier à Amiens ; le 18 mars à Marseille ; le 23 mars à Rezé (Loire-Atlantique).*
Amazones, *de Marinette Dozeville. Le 19 mars à Mons (Belgique) ; le 25 mars à Marseille.*
Stabat Mater, *de Janaina Leite. Les 2 et 3 février à Liège (Belgique).*
Records, *de Mathilde Monnier. Le 28 février à Orléans ; les 24 et 25 mai à Bordeaux.*
Tragédie, *d'Olivier Dubois. Le 16 mars à Bezons (Val-d'Oise) ; le 28 mars à Orléans ; du 15 au 17 mai à Paris.*
La Bande à Laura, *de Gaëlle Bourges. Le 24 janvier à Villeurbanne (Rhône) ; du 1er au 3 février à Chambéry (Savoie) ; du 9 au 11 février à Cergy-Pontoise ; le 26 février à Lens (Pas-de-Calais).*



« Amazones », par la compagnie Marinette Dozeville, au Manège, scène nationale de Reims (Marne), le 19 février 2021. MARIE MAQUAIRE

MACULTURE

Marinette Dozeville, AMAZONES

Par Belinda Mathieu

Publié le 3 juillet 2023

Marinette Dozeville développe depuis plusieurs années une recherche chorégraphique autour du Féminin, de ses mythes et ses représentations. Librement inspiré des *Guérillères* de Monique Wittig, roman à la poésie puissante et déroutante, dont la portée politique l'a érigé en ouvrage de référence de la pensée lesbienne, sa dernière pièce *AMAZONES* explore l'imaginaire évocateur et sensoriel de la pensée de Wittig. Sur scène, la chorégraphe réunit sept danseuses et explore l'énergie libératrice qui se dégage de la force d'un collectif de femmes, réconciliant la violence du combat et la douceur de l'utopie. Dans cet entretien, Marinette Dozeville partage les enjeux de sa démarche artistique et revient sur le processus de création *d'AMAZONES*.

Dans *Là, se délasse Lilith… Manifestation d'un corps libertaire* (2018), tu investissais cette figure féminine de la tradition hébraïque, première femme de l'humanité et égale d'Adam qui a été effacée par la chrétienté. Quels étaient les enjeux de cette précédente création ?

Je questionne depuis une dizaine d'années la représentation des femmes à travers des mythes et des figures phares. C'est dans cette continuité que j'ai interrogé la figure de Lilith, un personnage qui m'a interpellée par la censure qu'il a subie. Il a été évincé des textes et de l'Histoire mythique, parce qu'il ne pouvait pas correspondre au modèle donné en exemple : la future mère de l'humanité. En écho à la violence de cette censure, et dans une démarche cathartique, j'ai voulu que Lilith commence par une scène de shibari, auto-attachée, auto-suspendue, la tête en bas. Car quoi de plus contraignant pour une danseuse que d'être privée de sa mobilité ? Pour cela, j'ai frappé à la porte de la Place des cordes à Paris pour me former à la pratique du shibari, et appris comment je pouvais m'attacher et me détacher par moi-même. Être attachée dans cette position est douloureux (toujours bien plus qu'on ne le pense…), et mon enjeu Lilithien était de chercher comment jouer et prendre plaisir dans cette situation, posant ainsi l'aspect provocateur de Lilith dans le fait qu'elle peut jouir de tout, et en toute situation.

Ta création AMAZONES s'inscrit-elle dans la continuité de cette précédente pièce ?

Oui, tout à fait ! Elle est le fruit d'une remarque par rapport à Lilith d'une amie féministe qui m'a confié avoir perçu Lilith comme un personnage très solitaire. Cette remarque m'a accompagnée pendant longtemps et m'a poussée à poursuivre la réflexion, mais en travaillant cette fois-ci à une dimension plus collective et communautaire. Aussi, je souhaitais passer entre Lilith et *AMAZONES*, de la provocation à la désinvolture. La solitude d'une Lilith et la violence qu'elle a subie en termes de censure implique une démarche très frontale. Alors que dans *AMAZONES*, le groupe apporte une sororité, un soutien et un empuissancement par les autres, qui permet ainsi de lâcher un peu en termes de volonté et d'agressivité. Pour ne pas perdre le cap d'une radicalité, mais avec ici, la possibilité d'une utopie.

AMAZONES s'inspire librement du livre Les Guérillères de Monique Wittig. Quelle est ta relation à ce texte ?

C'est un livre qui me fascine et pour lequel j'ai un immense respect, notamment parce que, chose rarissime, s'il impacte comme un essai politique, ce n'est pour autant pas un essai, mais un poème épique. Cette particularité ouvre un tout autre espace de rencontre : les mots impactent de leur pleine signification, mais sont aussi chargés d'une puissance évocatrice, d'une sensorialité, d'une matérialité et d'une imagerie très riches. Si ma rencontre avec *Les Guérillères* a provoqué le plein d'images mentales très fortes, j'ai eu envie de traduire ces images en danse, car je pense que ce que la poésie et la prose permettent en termes de rencontre entre une langue et son lecteur, la danse le permet aussi. Je trouvais intéressant de se confronter à ce message politique par d'autres biais que seulement le mental, le cognitif, ce que permet la danse. Le langage du corps amène paradoxalement à une forme d'abstraction, qui lorsqu'elle touche, touche de manière très forte. Peut-être parce qu'elle va dialoguer avec des dimensions plus archaïques, plus souterraines…

Cette recherche autour des *Guérillères* s'articule à un autre ouvrage : *Agrapha*, de l'autrice luvan.

Si *Les Guérillères* fait partie de l'ADN de ce spectacle, nous avons en effet travaillé avec luvan, autrice contemporaine Française, féministe queer, avec qui j'avais déjà collaboré sur la création de *Ma vie est un clip*, et pour qui j'ai beaucoup d'admiration et d'affection. Avec son éclairage et celui de la comédienne Lucie Boscher, nous avons précieusement sélectionné des extraits d'*Agrapha* (Editions La Volte), une ode à huit femmes, chacune venue d'horizons lointains, unies dans une grotte au cœur de la forêt. Ensemble, elles racontent ou taisent leur vie de recluses. Elles parlent mille langues en une seule et mêlent leur âme en un poème morcelé. luvan a également composé spécialement pour la pièce deux poèmes en Anglais, *Slit* et *Ytterp*, proses percutantes portées par Dope St Jude.

AMAZONES met en scène sept danseuses. Était-ce important que ce casting soit 100% féminin ?

C'était important pour moi en effet que l'ensemble du casting fasse écho à « Elles », communauté conjuguée au féminin pluriel, dans ce qu'on appellerait une non-mixité choisie, y compris pour les postes peu représentés par des femmes. Je pense au poste de création lumière, qui a été porté par Louise Rustan et Agathe Geffroy, deux jeunes créatrices lumière qui ont été un bel exemple de sororité dans leur capacité à créer en binôme. Au plateau, j'ai convoqué sept danseuses, de 23 à 59 ans. Au-delà du propos, c'était aussi, très concrètement, l'occasion de donner du travail à des danseuses. Si la danse est pratiquée essentiellement par des filles et des femmes, aussi bien dans le milieu amateur que professionnel, c'est un milieu qui, en réaction à cette réalité, encourage, stimule, et développe même une forme de «fascination» pour l'homme qui danse. Je souhaitais aussi créer une pièce qui ait une vraie puissance de groupe portée par des danseuses. On a pu être habitué, en tant que spectateur·ices, à voir de magnifiques pièces de groupe pour des hommes qui sont tous en puissance et en envolées. Ces chorégraphies nous ont largement fasciné et enchanté, mais ont aussi contribué à nous mettre dans la tête que ce n'est pas possible de faire l'équivalent avec des femmes.

Peux-tu revenir sur ta collaboration avec la rappeuse sud-africaine Dope Saint-Jude et la comédienne Lucie Boscher pour AMAZONES ?

Je souhaitais jouer du contraste entre la fraîcheur, légèreté, fausse candeur portée par la voix cristalline de Lucie Boscher, et la voix chaude, chargée, puissante de Dope Saint-Jude, qui portent respectivement pour l'une, les extraits du livre Agrapha, et pour l'autre, les deux poèmes écrits en Anglais, *Slit* et *Ytterp*. C'était un pari pas simple à mener, mais je trouve que ça marche et que cet ensemble s'équilibre bien avec les corps que je considère comme des instruments de musique à part entière.

AMAZONES met en scène une forme de «puissance féminine» au plateau. Cette envie était-elle présente dès le départ ?

L'une des premières pratiques que nous avons expérimenté en studio explorait la zone du pubis pour générer du mouvement. Sur scène, on fait émerger une énergie pelvienne du bassin, à travers des ondulations permanentes, des vagues, plus ou moins incorporées, intériorisées. Elles sont parfois quasi invisibles et par moments clairement visibles. Entre nous, on appelle ça la pussy dance. C'est une émanation d'une énergie sexuelle qui est motrice de mouvement, comme un feu que l'on attise tout le long de la pièce. Je n'associe pas ce mouvement à quelque chose de féminin, mais je transmets forcément à travers le prisme de mon corps de femme cis. Je dirais aussi que dans cette pièce le corps prend beaucoup d'espace. C'est un corps gourmand et vorace. C'est une traduction chorégraphique à rebours de cette culture intégrée de la fille qui n'ose pas prendre la parole, faire du bruit, courir et bousculer les autres.

Conception et chorégraphie Marinette Dozeville. Interprétation Elise Ludinard, Florence Gengoul, Frida Ocampo, Delphine Mothes, Lucille Mansas, Dominique Le Marrec, Lora Cabourg, Sijia Chen. Texte luvan. Musique Dope St Jude. Voix Lucie Boscher. Conseillère artistique Julie Nioche. Dramaturge Rachele Borghi. Photo © Marie Maquaire.

Du 8 au 28 juillet à La Scierie, dans le cadre du festival d'Avignon.

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

AMAZONES, choeur sororal

À La Scierie, Marinette Dozeville déploie une chorégraphie pour sept danseuses, désinvolte, combative et tendre, inspirée par l'imaginaire du roman-poème *Les Guérillères* de Monique Wittig.

Sur le plateau blanc de La Scierie des fruits sont dispersés, peut-être aussi des pétales de fleurs. Sept femmes libres, désinvoltes, quasi picturales, dansent nues. **Avec *AMAZONES*, créée en 2021, la chorégraphe Marinette Dozeville poursuit son questionnement autour des mythologies féminines** en mettant en scène sa réception du roman-poème *Les Guérillères* de Monique Wittig. Cette utopie féministe, où l'on découvre une communauté de guerrières sensuelles et drôles, est un livre de référence de l'autrice, et militante lesbienne, au style expérimental. En constituant une communauté artistique de femmes autour d'elle, Marinette Dozeville livre un chœur chorégraphique imprégné des imaginaires de ce texte, révélant sa force évocatoire.

Celles et ceux qui ont lu *Les Guérillères* savent qu'elles font émerger des images fortes, des visions délirantes, des envies de combat, mais aussi de douceur. **Autour des tableaux que cette lecture a suscités, la chorégraphe construit une constellations de gestes**. Les danseuses se prélassent, rampent sur le sol, lascives, presque paresseuses ; puis, avec entrain et flegme, elles tapent leur talon sur le sol dans un pas chassé équin, font des rondes en se tapant les cuisses, sautent telles des créatures étranges au sol, en quatrième, crachent des morceaux de fruits à travers la salle. Manière de mettre en mouvement les scansions de l'écriture de Wittig ? Ou juste plaisir de mettre en scène un bal impertinent ?

Des paroles se superposent à la poésie des gestes : *« Nous nous y rendions la nuit quand la lune était jaune et nageait dans les nimbes froides »*, scande le timbre doux de **Lucie Boscher**, qui lit un texte de l'autrice **Luvan**, extrait d'*Agrapha* ; puis le rap de **Dope St Jude** emplit le plateau, déployant sur un ton plus intense la poésie teintée de chaos mystique de cette même autrice féministe et queer. Comme dans *Les Guérillères*, une communauté de femmes naît sur scène, fait sonner sa puissance poétique. **À travers les gestes qu'elle invente et les imaginaires qu'elle convoque, Marinette Dozeville crée une communauté de femmes, que l'on ne demande qu'à rejoindre**.

Belinda Mathieu – www.sceneweb.fr

AMAZONES
Chorégraphie Marinette Dozeville
Avec Elise Ludinard, Florence Gengoul, Frida Ocampo, Delphine Mothes, Lucille Mansas, Dominique Le Marrec, Lora Cabourg, Sijia Chen
Musique Dope St Jude
Texte Luvan
Voix Lucie Boscher
Conseillère artistique Julie Nioche
Dramaturge Rachele Borghi
Regard plastique Frédéric Xavier Liver
Création lumières Louise Rustan et Agathe Geffroy

Production Yapluka – Cie Marinette Dozeville
Coproduction Le Manège, Scène nationale – Reims ; micadanses – Paris ; Centre Chorégraphique National Roubaix Hauts-de-France – direction Sylvain Groud ; La Garance, Scène Nationale – Cavaillon ; Cartonnerie – SMAC, Reims
Soutien Kunstencentrum BUDA Kortrijk ; La Pratique, Atelier de fabrication artistique, Vatan – Région Centre-Val de Loire ; Le Laboratoire chorégraphique – Reims ; La Spedidam
La compagnie Marinette Dozeville est conventionnée par la Région Grand Est et la Drac Grand Est – Ministère de la Culture. Elle reçoit le soutien du Conseil Départemental de la Marne et de la Ville de Reims.

Durée : 1h

Festival Off d'Avignon 2023
La Scierie
du 8 au 28 Juillet, à 15h35, les jours pairs

L'EST Républicain

Les Amazones montent à l'assaut de la salle Poirel

Spectacle coup de poing pour lancer le festival Vives, de créations féministes. Avec « Amazones », proposé par la compagnie Marinette Dozeville, sept femmes se livrent corps et armes sur la scène de Poirel en « Guérillères » magnifiques. Plus qu'une chorégraphie, un manifeste, une lutte épique mise à nu.



« Des corps de femmes de tous âges, de toutes peaux, de toutes corpulences. »

Le corps tel qu'en lui-même. Ou plutôt les corps tels qu'en eux-mêmes. Débarrassés de tous les oripeaux, accessoires et superflus. Des corps nus, qui prennent position. Le spectacle d'ouverture proposé par le festival Vives, festival de « création féministe », en dit d'emblée beaucoup sur la vocation du festival.

« Amazones » est une création féminine autant que féministe, en cela qu'elle est portée par sept danseuses interprètes de la Cie Marinette Dozeville, sur la base du livre signé lui aussi d'une femme, en l'occurrence *les Guérillères* de Monique Wittig. « Selon moi, un manifeste important pour la cause du féminisme. »

« Un cantique envoûtant »

Et que peut-on s'attendre à voir à Poirel à la faveur de ce spectacle inaugural ? « La beauté féroce du féminin en lutte », si l'on en croit le programme.

La programmatrice, elle, se fait plus précise : « Sept femmes de tous âges, de toutes peaux, de toutes corpulences », annonce ainsi Delphine Bardot. « Des corps certes exposés, livrés aux yeux du spectateur, mais avec le female gaze [regard féminin, NDLR]. » Autrement dit ce regard de femme qui s'interdit d'objectiver le corps de ses pareilles. « Ce ne sont pas des corps objets, pas plus que des femmes objets. Mais des corps réifiés. » Des corps sujets d'elles-mêmes, en action.

Cette communauté qui prend forme dans toute sa nudité voudrait bien ne pas avoir à livrer combat. Et profiter de ce qu'elles sont, autant dans leurs forces que leurs failles. Mais le monde tel que l'a construit le patriarcat ne leur offre pas d'autre possibilité encore que de mener la lutte, dans l'espoir que leur soit préservée une place harmonieuse et équitable.

Une utopie ? En tout cas une aspiration, pour laquelle ces femmes savent se lever et s'armer, ce dont le texte de Monique Wittig a fait une véritable épopée poétique. « Aux allures d'un cantique envoûtant », signale même Marinette Dozeville. Pour sa part, elle en a fait une épopée chantée, jouée et dansée par cette cohorte de personnages puissamment incarnés.

C'est la fureur qui afflue

Mais surtout, qu'ils passent leur chemin, les amateurs de « scènes de genre » en bord de l'eau, où des nymphes batifoleraient dans une insouciance printanière.

C'est la fureur qui afflue dans les veines de ces Amazones, la rage qui imprime son rythme aux palpitants, la révolte qui met leurs corps en mouvement.

Cette communauté se fait « meute », dont on voit autant qu'on entend les pulsations. Elle se fond en une entité unique prête à donner l'assaut… avant de se disperser en douceur comme autant de singularités qui font constellation.

Le mythe des Amazones a abondé bien des fantasmes depuis son surgissement dans l'imaginaire collectif.

Mais sur la scène de Poirel, le mythe tombe et la réalité prend, enfin, magnifiquement corps.

● **Lysiane Ganousse**

« Amazones », par la Cie Marinette Dozeville, mardi 5 mars à 20 h 30 , salle Poirel ; 15 € (à partir de 16 ans). Festival Vives du 5 au 11 mars (cielamuette.com)

Festival VIVES, pour que vive la création féministe

La rage chorégraphique des Amazones, un atelier de Doudous Queer, une héroïne dont le « non » a fait le mythe, un stand-up triste et trans, une visite de musée centrée sur la « culture du viol »… Et ce n'est qu'un échantillon du programme de VIVES, festival de création féministe. Du 5 au 10 mars.



Un festival de danse, de théâtre, de stand up, de musique, de marionnette, mais aussi de tables rondes.

À l'origine, le festival se disait « de création féminine ». « Mais on a convenu que tout ça risquait de donner un petit côté girly qui n'a rien à voir avec notre démarche. » Dixit Delphine Bardot, codirectrice de la Cie La Muc/ttc, porteuse du festival. « Et puis, on s'est rendu compte aussi que le terme féminisme était devenu un gros mot. Alors que notre intention, c'est de promouvoir l'égalité femmes/hommes et la lutte contre les violences sexistes et sexuelles. Alors on a décidé d'assumer le mot et même de le redorer. »

VIVES se définit désormais comme « festival de création féministe ». Une artistique entreprise de « déconstruction », qui s'adresse aux hommes comme aux femmes de tous âges. On n'est jamais trop jeune pour entendre les bons messages.

« Si certaines propositions sont dites "adults only", on a pris soin d'intégrer à notre programme des propositions plus familiales en effet, de sorte que les enfants puissent y assister. Et que leurs parents puissent leur souffler quelques petites clefs de lecture au passage. »

Bref, VIVES se veut résolument « inclusif », « ce qui inclut bien sûr aussi les hommes et les gens qui ne se reconnaissent pas dans une société binaire ». Avec un soin porté aussi aux enjeux d'accessibilité. Toutes intentions qui ont rencontré l'écoute et le support de la Ville de Nancy, de la Région et du Département.

« Amazones, spectacle de grâce et de rage »

Mais passons aux faits à présent.

D'abord les dates. À la faveur de cette 3e édition, VIVES prend un peu plus d'ampleur encore, en absorbant une semaine quasi entière de programmation du 5 au 11 mars. Encadrant, de fait, le 8 mars, journée internationale des Droits des Femmes, ce qui n'est évidemment pas un hasard.

Dès le premier soir, VIVES entre dans le vif de la lutte, avec l'invitation faite à Poirel le 5 mars de la Cie Marinette Dozeville pour « Amazones ». Un spectacle de grâce et de rage, habité par sept femmes sur le plateau, mises à nu en une chorégraphie de « danses sauvages presque archaïques […], révélant la beauté féroce du féminin en lutte ».

La lutte, c'est aussi la grande affaire de « Laurène Marx », femme trans qui raconte son histoire par le détail, « détails dangereux, détails crues, mais détails réels ». Et ça s'appelle « Pour un Temps sois peu » (le 8 à 19 h au Mémô).

Avec la cie Les Fruits du Hasard, c'est Antigone qui remonte au front, femme antique, mythique et surtout… résistante. « La jeune fille qui portait bien son non », le 10 mars, à Mon Désert (14 h et 18 h 30). Une figure féminine – et féministe ! - du passé qui a sans doute encore beaucoup d'avenir. Mais doit-on s'en réjouir ?

● **Lysiane Ganousse**

| cielamuette.com

Les rendez-vous de VIVES

Quelques propositions complémentaires et singulières :

► **Atelier de fabrication de Doudous Queer** (sic) (au Lem, le 6 mars à 16 h 30).

► « **Visites déconstruites pour tout.tes** » s'intéressant à la « culture du viol », aux « corps queer » ou à « l'assoupissement dangereux », au musée des Beaux-Arts (les 6, 9 et 10 mars).

► « **Kiffe ton corps !** », apéro-débat avec le collectif Je suis féministe, le 6 mars à 20 h, au Goethe Institut.

► « **L'imposture** », par la Big Up Cie, relève du one woman show, sur le thème « marionnettiste, grosse et lesbienne, c'est beaucoup pour une seule femme ! » (7 mars, Théâtre de Mon Désert, 19 h 30).

► « **Maintenant il faut dormir – Duo de kings câlins** », par la Cie les surpeuplées (6 mars à 18 h 30 au LEM, puis le 7 mars au théâtre Mon Désert).

► **Concert électro de Chevalle Majiq puis LuluKnet, karaoké féministe**, le 8 mars, au Mémo, dès 22 h.

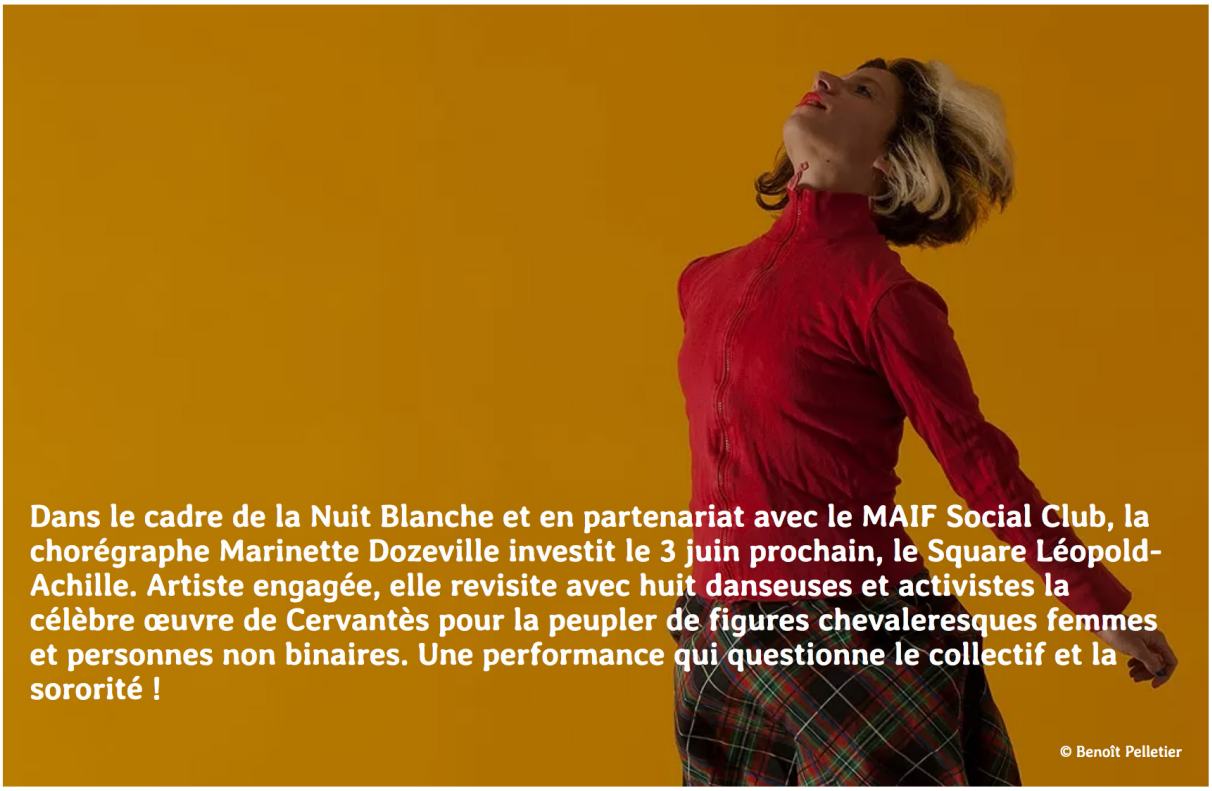
► **Table ronde** le 9 mars à L'Autre Canal, à 18 h : « femmes dans la musique : empouvoirement et défis du studio à la scène ».

► **Concerts hip-hop, pop urbain et électro** avec oXni, Kalika et Jeanne To à 20 h 30.

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

Nuit Blanche : Marinette Dozeville réinvente au féminin la figure de Don Quichotte

1 juin 2023



Dans le cadre de la Nuit Blanche et en partenariat avec le MAIF Social Club, la chorégraphe Marinette Dozeville investit le 3 juin prochain, le Square Léopold-Achille. Artiste engagée, elle revisite avec huit danseuses et activistes la célèbre œuvre de Cervantès pour la peupler de figures chevaleresques femmes et personnes non binaires. Une performance qui questionne le collectif et la sororité !

© Benoît Pelletier

Comment est née cette envie de vous emparer au féminin du mythe de Don Quichotte ?

Marinette Dozeville : Avant d'aborder cette nouvelle création, il est important de contextualiser la démarche au long cours dans laquelle elle s'inscrit. Depuis maintenant une dizaine d'années, mon travail de chorégraphe a pour prisme principal la représentation des femmes dans nos sociétés et dans nos imaginaires collectifs. Avoir une perspective féministe sur les sujets que j'aborde est le terreau qui nourrit mon processus artistique. Depuis 2020, j'ai entamé un nouveau cycle sur la représentation des femmes dans leur dimension collective. La première pièce, issue de cette réflexion, *BREAKING THE BACKBOARD*, était une performance que j'ai co-signé, avec le plasticien **Fréderic Xavier Liver** pour une équipe de basketteuses professionnelles. Puis, est née l'année suivante *AMAZONES*, un septuor de danseuses librement inspiré du roman-poème *Les Guérillères* de **Monique Wittig**, en collaboration cette fois-ci avec une autre autrice féministe queer, **Iuvan**. Le spectacle sera d'ailleurs présenté cet été à la Scierie, dans le cadre

du Festival OFF d'Avignon, dans la sélection de la Région Grand-Est. C'est dans cette continuité de récits autour de la dimension solidaire et collective de groupes de femmes, que le projet autour de ces QuichotteS a vu le jour. Il se décline en deux parties, totalement indépendantes, mais abordant les mêmes thématiques, l'une imaginée pour l'extérieur, que l'on pourra découvrir le 3 juin, et l'autre pour l'intérieur, qui sera créée en novembre 2024 au Manège de Reims.

De quelle manière avez-vous retravaillé le mythe ?

Marinette Dozeville : L'important était de se réapproprier d'un point de vue féministe ce mythe fondateur de la littérature du début du XVIIe siècle, de revisiter nos imaginaires à partir d'un autre point de vue : et si Don Quichotte avait été une femme… Afin de décliner ce personnage, j'ai fait le choix de travailler avec huit interprètes femmes et personnes non-binaires, de 23 à 60 ans, venant toutes d'horizons et de cultures très différentes. Certaines sont danseuses professionnelles, d'autres activistes, mais toutes avaient l'envie de se servir de leur corps pour s'exprimer. À partir d'un matériel, d'une base que je leur ai fourni au tout début des répétitions, nous avons commencé à confronter nos expériences et récits de vie, à appréhender plusieurs pistes, plusieurs courants esthétiques, à slalomer en permanence entre singularités et collectif, afin de modeler un autre récit, d'autres représentations, celles que vous pourrez voir samedi.

Vous partez d'un roman, y aura-t-il du texte dans votre pièce ?

Marinette Dozeville : Un peu, mais ce n'est quasiment que du mouvement. Au tout début du processus créatif, je n'avais absolument pas envisagé laisser de place aux mots, mais au fil des répétitions, qui ont beaucoup laissé la part belle à un travail de laboratoire et échanges de pratiques, des productions textuelles sont arrivées, et je trouvais intéressant que certaines de ces paroles puissent être entendues. Les mots sont ainsi égrenés dans la bande-son. J'en profite pour saluer la création musicale qui est de **Fanny Lasfargues**.

En quelques mots, en quoi consiste votre processus créatif ?

Marinette Dozeville : En général, je travaille beaucoup sur la dimension collective, même quand il s'agit de créer un solo. C'est important pour

moi d'appréhender le mouvement en écho à une problématique, et de me nourrir de son environnement, des personnes qui y gravitent, et de ses références littéraires. Pour, c'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde, la notion de solidarité et de collectif est au cœur de la pièce. Pour « *sauver le monde* », elles décident d'être et d'agir ensemble. Afin de dépasser notre vision archétypale de l'imagerie chevaleresque, les QuichotteS n'ont d'autres choix que de faire corps collectif et de questionner l'amour au sens sororal du terme. C'est passionnant de déplacer nos curseurs sociaux, de sortir du cadre patriarcal pour proposer autre chose.

C'est la première fois que vous créez pour un espace non dédié à un spectacle ?

Marinette Dozeville : C'est très différent de ce que j'ai l'habitude de faire. Cela demande une souplesse et plasticité d'écriture particulière, car nous sommes obligés de nous adapter à l'environnement, d'entrer en écho avec lui, de questionner l'espace différemment. L'adresse au public n'est absolument pas la même que l'on soit en extérieur ou dans une boîte noire. Pour se connecter aux spectateurs, l'implication est très différente. Je dirais qu'elle demande à être plus soutenue. Et puis en fonction du lieu, que ce soit une plage comme à Port-Saint-Louis-du-Rhône le week-dernier, dans le cadre d'une avant-première organisée avec l'aide du Citron jaune – Centre National des Arts de la Rue & de l'espace public, ou dans un square, on ne convoque pas les mêmes imaginaires.

Comment s'est fait le rapprochement avec le MAIF Social Club ?

Marinette Dozeville : On s'est rencontré autour d'autres projets. Au départ, il était question de partir sur un projet participatif, un bal. C'était en tout cas le souhait de l'ancienne directrice **Chloé Tournier**, qui a pris depuis peu la tête de la Garance – Scène nationale de Cavaillon. Pour des raisons d'emploi du temps, cela n'a pas été possible. Mais comme nous avions beaucoup parlé avec l'équipe du MAIF Social Club, qui était venue voir, une de mes autres pièces, Ma vie est un clip, il y avait l'envie de travailler ensemble. De là, spontanément, nous nous sommes rencontrés avec **Florent Héridel**. Son souhait avec la programmation de cette pièce était de faire écho à la première exposition qu'il portait, Le Chant des forêts. En discutant ensemble, est née l'idée de porter avec mes QuichotteS une dimension éco-féministe.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Les danses chevaleresques de Marinette Dozeville



Photo Marie Maquaire

Avec *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde – Acte 2*, la chorégraphe orchestre une pièce pour neuf danseuses et activistes, et déploie une utopie féministe empreinte de douceur, de combativité et de sororité.

Sur la scène, neuf femmes marchent fièrement. Elles avancent en ligne et s'allongent sur le sol. Attachée avec un shibari, Marinette Dozeville faisait résonner l'engagement féministe au creux des gestes dans son solo *Là, se délasse Lilith…* (2018), puis s'inspirait du poème *Les Guérillères* de Monique Wittig pour créer l'ensemble nonchalant *AMAZONES* (2021). Elle continue cette recherche dans *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde*, et dévoile *« deux pièces pour femmes chevaleresques »* avec un groupe de danseuses et activistes. Le premier acte est créé pour l'espace public et le second pour les théâtres. **Dans cet acte 2, neuf interprètes forment un ballet où jaillit une sororité aussi tendre que puissante**.

Ces chevalières n'ont pas d'armes ni d'armures ni de cheval. Elles portent des shorts et des brassières noires. Leurs épaules et leurs bras sont recouverts de bandes adhésives rouges. Le tableau ressemble plus à une équipe de sport qu'à un conte médiéval. **Pour quelle bataille ces guerrières se préparent-elles ? Cette armée atypique se repose plutôt**. Elles sont allongées sur l'herbe, nues, les unes sur les autres, que ce soit dans un film projeté en fond de scène

Ces chevalières n'ont pas d'armes ni d'armures ni de cheval. Elles portent des shorts et des brassières noires. Leurs épaules et leurs bras sont recouverts de bandes adhésives rouges. Le tableau ressemble plus à une équipe de sport qu'à un conte médiéval. **Pour quelle bataille ces guerrières se préparent-elles ? Cette armée atypique se repose plutôt**. Elles sont allongées sur l'herbe, nues, les unes sur les autres, que ce soit dans un film projeté en fond de scène ou face à nous, sur le plateau, prenant la pose sur le côté, la tête lovée dans la main. À cet instant, ce sont des images mythologiques qui surgissent, sphinges élégantes, nymphes indolentes, sirènes gracieuses. Elles dessinent des fresques au sol, en s'allongeant les unes à côté des autres, formant des réseaux de corps. L'atmosphère se teinte de leur nonchalance, de leur douceur, même si la musique de **Fanny Lasfargues**, qui distille un paysage sonore dense et bien rythmé, parfois proche des battements d'une hélice d'hélicoptère, garde en éveil.

Empouvoirement, sororité et utopie féministe résonnent dans cet ensemble de femmes, aussi tendre que combatif. Ils jaillissent des regards complices, du toucher tendre, du soin et de l'attention qui habite cette communauté intergénérationnelle – de 23 à 61 ans – loin des stéréotypes physiques attendus chez les danseuses. La chorégraphie, misant sur la répétition de motifs – position allongée sur le côté, progression en ligne la main dans la main, entre autres –, donne à voir ces utopies sorores, qui font jaillir l'amour, la sensualité et la solidarité de ce collectif. Elles tracent les lignes des paysages de ces utopies, qui sont des écrins de leurs aventures : la suite de l'épopée du fameux Hidalgo Don Quichotte de la Mancha ? Encore une fois, **Marinette Dozeville invente un monde et nous entraîne, tout en douceur, dans sa poésie**, grâce à une singularité notable dans l'écriture du mouvement, dans les types de gestes, comme dans la structure du spectacle, qui fait fi de toute facilité.

Belinda Mathieu – www.sceneweb.fr

C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde – Acte 2
Chorégraphie Marinette Dozeville
Avec Delphine Mothes, Dominique Le Marrec, Flozif, Lora Cabourg, Lucille Mansas, Marie Vivier, Paola Daniele, Pénélope Estevez, Sijia Chen
Assistante mise en scène Do Brunet
Musique Fanny Lasfargues
Costumes MDLXIII, Jennifer Minard
Lumières Louise Rustan, Agathe Geffroy
Réalisation des films Frédéric Xavier Liver, Marinette Dozeville – MDLXIII
Avec Delphine Mothes, Dominique Le Marrec, Flozif, Justine Agator, Lora Cabourg, Lucille Mansas, Marie Vivier, Paola Daniele, Sijia Chen

Production Yapluka / Cie Marinette Dozeville
Coproduction Le Manège, Scène nationale – Reims ; ACB, Scène nationale – Bar-le-Duc ; Charleroi danse – Centre chorégraphique de Wallonie-Bruxelles ; Les Subs, lieu vivant d'expériences artistiques – Lyon
Soutien Aide à la résidence chorégraphique en milieu rural – Ministère de la Culture, DRAC Grand Est, Ville de Reims
Résidences Département des Bouches-du-Rhône – Centre départemental de création en résidence Domaine de l'étang des Aulnes, en partenariat avec KLAP Maison pour la danse – Marseille ; Césaré – Centre national de création musicale – Reims ; Studio D42 – Verpel ; La Briqueterie CDCN du Val-de-Marne – Vitry-sur-Seine

Durée : 1h

Vu en novembre 2024 au Manège, Scène nationale, Reims

ACB, Scène nationale, Bar-le-Duc
le 21 novembre

Télérama

Des chorégraphes, tels Boris Charmatz ou Julie Desprairies, créent des spectacles «participatifs». Une aventure où les danseurs d'un soir se surprennent eux-mêmes.



Des amateurs au Grand Palais. Le mois dernier, Boris Charmatz a investi l'institution parisienne pour son projet *Cercles*. Une performance de deux cents danseurs non professionnels, de tous âges, évoluant en énormes rondes qui rappellent les farandoles des danses traditionnelles, ponctuées de gestes plus contemporains. Geoffroy Vernin, comédien et amateur du travail de Charmatz, s'y est inscrit par le biais d'une newsletter de «bons plans». *«Je cherche une expérience physique et sensorielle qui pourrait me nourrir intérieurement, mais aussi une aventure collective»*, explique-t-il. Un objectif de communion également poursuivi par Magali Mazars Veillé, cadre dans la santé, qui a participé à la création du show au Festival d'Avignon 2024 : *«Depuis, je n'attends que de renouveler l'expérience et suis à l'affût des projets chorégraphiques dans la région!»*

Pour Boris Charmatz, qui a dirigé le Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne (2009-2018) et le Tanztheater Wuppertal Pina Bausch (2022-2025), ce projet est l'occasion de travailler avec une compagnie éphémère, de taille monumentale : *«Le Ballet de l'Opéra de Paris peut aller se rhabiller!»* plaisante-t-il, avant de préciser : *«Les projets avec des amateurs ne sont pas si différents de ceux avec des professionnels, car on invite les danseurs dans notre fantasme de chorégraphe. Mais ce que j'aime avec les non-professionnels, c'est qu'ils se surprennent eux-mêmes.»*

Depuis une dizaine d'années, les spectacles de danse dits «participatifs» fleurissent. Mais ce mot désigne une large palette d'implications du public, de l'invitation à monter sur scène à la fin du spectacle à un travail de plusieurs mois en amont. Le mouvement trouve ses racines dans les années 1980, impulsé par la nouvelle danse française. La chorégraphe Odile Duboc, puis Mathilde Monnier ont été parmi les premières à créer des pièces mêlant groupes d'amateurs et de professionnels. Depuis, le phénomène »»

Le grand ballet des amateurs

Par Belinda Mathieu *Photo Quentin Chevrier*

« Ce qui fonctionne avec les professionnels est souvent contre-productif pour les amateurs. L'exigence technique des chorégraphes en prend parfois un coup. »

Sandrina Martins, directrice du Carreau du Temple, à Paris

»» n'a cessé de prendre de l'ampleur, à travers le travail, par exemple, de Mickaël Phelippeau, qui a notamment monté un duo avec un prêtre (*bi-portrait Jean-Yves*, 2008), ou de Jérôme Bel qui, dans *Gala* (2015), s'est servi de non-professionnels pour interroger la notion de virtuosité.

Ce genre de projets a pourtant longtemps été vu d'un mauvais œil. *« On a souvent qualifié ce que je faisais d'"action culturelle" »*, confie Chantal Loïal. Sa compagnie Dife Kako, qui fête ses 30 ans, s'est spécialisée dans une hybridité de formes spectaculaires, pour les théâtres ou l'extérieur, parfois avec des groupes d'habitants ou d'écoliers. *« En 1961, André Malraux a créé les maisons des jeunes et de la culture (MJC) avec l'ambition d'allier le théâtre et la pratique artistique,* rappelle-t-elle. *Pendant longtemps, le savant et le populaire ont été séparés au sein des institutions culturelles, avant que cette démarche revienne à la mode il y a quelques années. »* Pour cette originaire de Guadeloupe, difficile d'imaginer chorégraphier sans la participation du public : *« Je viens d'une culture où l'on danse, chante et joue de la musique de manière complètement spontanée. »* C'est cet état d'esprit qu'elle a voulu transmettre dans le projet *Bakanal,* qui revendique la dimension festive et politique du carnaval antillais en intégrant deux volets participatifs : un bal et un défilé qui mêlent danseurs et musiciens, pros et amateurs.

Si festifs soient-ils, ces spectacles sont loin d'être improvisés. *« Ces projets demandent un effort économique, énergétique et artistique très conséquent ! »* souligne Boris Charmatz. Un investissement confirmé par Sandrina Martins, la directrice du Carreau du Temple, à Paris. *« Le succès tient au soin que l'on apporte à la prise en charge des participants »,* confie-t-elle. Depuis son arrivée en 2015 à la direction de ce lieu pluridisciplinaire, elle organise un grand projet participatif tous les ans : *« Au fil des années, nous avons constitué un "pool" d'amateurs, qui connaissent le lieu et ont parfois déjà participé à un projet avec un chorégraphe. Une relation de confiance se crée. »* Le Carreau du Temple est aussi devenu expert pour accompagner les chorégraphes dans cette démarche, qui bouleverse leurs habitudes de travail : *« On leur conseille dès le départ de réduire le temps de création qu'ils avaient prévu. Ce qui fonctionne avec les professionnels est souvent contre-productif pour les amateurs, qui peuvent se démotiver si les horaires sont trop contraignants. L'exigence technique des chorégraphes en prend parfois un coup. »*

Il y a quelques semaines, à Entraygues-sur-Truyère, dans le nord de l'Aveyron, la chorégraphe Julie Desprairies a présenté *Lo camin,* un *« chemin dansé »* mis en scène dans les paysages montagneux de la région, avec ses habitants. Le long du Lot, où quelques locaux se rafraîchissent à la fin de la journée, on découvrait tour à tour le chant engagé de Coco, drag-queen et enfant d'agriculteurs, une ronde traditionnelle au son d'une cabrette (instrument à vent auvergnat) mais aussi une chorégraphie inspirée de la récolte des châtaignes, la spécialité du coin. Ce spectacle créé et montré in situ a nécessité un an de travail… et un certain lâcher-prise. *« Ma méthodologie de travail consiste à ne pas en avoir, à part peut-être me laisser imprégner par les choses,* explique la chorégraphe. *Si je me documente un peu sur le lieu en amont, je ne sais jamais vraiment à quoi m'attendre. C'est toujours une confrontation entre mon fantasme et la réalité du territoire et des habitants. »*

En 2022, elle mettait en scène *La Chevêche,* main dans la main avec des forestiers et randonneurs dans les Ardennes. L'année suivante, *Les Soucis d'évanouissement,* où elle collaborait avec ornithologues, pêcheurs et naturaliste dans la Dombe. Pour elle, ces projets participatifs sont une manière de déconstruire les stéréotypes : *« Les discours dominants ont souvent le réflexe d'opposer les citadins aux ruraux, les chasseurs aux écolos… Je veux montrer que ces réalités sont toujours plus complexes. Ce faisant, je déconstruis sûrement aussi les stéréotypes que la danse contemporaine véhicule. Mon public rassemble souvent des aficionados de la danse et des habitants de la région ou des proches, qui ne vont jamais voir de spectacles de danse. »*

Si les risques liés à une telle aventure sont réels (possible mauvaise cohésion du groupe, perte des interprètes en cours de route, renoncement à un certain type de performance…), le jeu en vaut souvent la chandelle. En 2020, Marinette Dozeville se lance dans la création d'*Amazones,* une chorégraphie inspirée du livre *Les Guérillères,* de Monique Wittig, autrice lesbienne engagée, pour neuf danseuses nues. Mais au moment de faire passer les auditions, elle déchante : *« J'ai reçu cinq cents candidatures avec des interprètes professionnelles de plusieurs pays européens, et j'ai constaté avec tristesse qu'il n'y avait aucune diversité en termes de profil socioculturel, d'origine et de physique. J'étais impuissante face à cette situation ! »*

Si la pièce est trop technique pour recruter des profils d'amatrices, Marinette Dozeville tire les leçons de l'expérience. En 2023, elle imagine *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde,* un projet en deux parties autour de la notion de sororité. Et convie danseuses professionnelles et activistes féministes à se partager le plateau, tour à tour tendres, souriantes, combatives, d'abord en extérieur lors du premier acte puis sur une scène de théâtre pour l'acte II, un an plus tard. Une manière pour la chorégraphe de convoquer d'autres parcours, personnalités et corporalités, de sortir d'une gestuelle qu'elle qualifie d'*« ultra performante »*. Et d'apporter, peut-être, un souffle nouveau à la danse contemporaine ●

la terrasse
"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

AVIGNON / 2026 - AGENDA

« Études pour Chevalières-duo » : Marinette Dozeville célèbre la sororité dans un duo danse/musique



LASCIERIE / CHORÉGRAPHIE DE MARINETTE DOZEVILLE

Publié le 5 juin 2026 - N° 345

Duo danse et musique en compagnie d'une bassiste, *Études pour Chevalières-duo* voit Marinette Dozeville créer un rituel chevaleresque dédié à la sororité.

Avec Vénus, Lilith, les Amazones, Marinette Dozeville a depuis quelques temps orienté son travail chorégraphique autour de figures féminines mythologiques. Les Chevalières n'en font sans doute pas partie, mais pour ce retour à une pratique solo, en compagnie de la bassiste Fanny Lasfargues, la danseuse et chorégraphe en invente l'existence. Elle crée ainsi *« un hommage chorégraphique et musical à la sororité où chaque mouvement est une célébration, une dédicace à la force collective des femmes et personnes non binaires ».* Duo danse et musique qui transforme le plateau en lieu de rituel chevaleresque, *Études pour Chevalières-duo* pose la première pierre d'une thématique destinée à se décliner en trois pièces autonomes.

Eric Demey

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

« Études pour Chevalières – duo » ou se préparer au combat

La chorégraphe Marinette Dozeville et la bassiste Fanny Lasfargues éprouvent dans *Études pour Chevalières – duo* un répertoire de danses chevaleresques à la sobriété puissante.

Sa danse précise et engagée fait émerger des possibles féministes. La chorégraphe Marinette Dozeville incarnait dans le solo *Là, se délasse Lilith…* (2018) la libération d'un corps féminin, puis, avec l'ensemble *AMAZONES* (2021), livrait sa version dansée du poème-roman *Les Guérillères* de Monique Wittig, avant de déployer un geste sororal et militant avec *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde* (2024). ***Études pour Chevalières – duo* mise sur un dispositif dépouillé, où une danseuse et une musicienne font dialoguer leurs pratiques, entre combativité et tendresse**.

À genoux, visage penché vers le sol, elle rebondit, fait claquer ses mains avec précision. Les gestes sont répétitifs, scandés, déterminés. À côté de Marinette Dozeville, Fanny Lasfargues fait sonner des riffs de sa guitare basse. Les grésillements se répandent dans l'espace en nappes, et s'entrechoquent à la persévérance des gestes, dont les itérations font écho à un mouvement de balancier. **Les deux performeuses, côte à côte, ne se regardent pas. Leur écoute, et leur lien sororal, transparaissent pourtant**.

Si le calme est de mise, les costumes – amples shorts de sport noirs, genouillères et protège-tibias – annoncent la proximité d'un combat. Cette tension, qui prépare à la lutte, cohabite avec une progression émancipatrice : des moulinets de bras, des variantes du pas de bourrée, des balancés subtils, où le genou se plie sur le côté, dans un mouvement de balancier qui rappelle la liberté rebondissante de l'Américaine Trisha Brown. **Tandis que la danse redéfinit les contours de l'espace scénique, la musique, sinueuse, dialogue avec les gestes et se mêle à eux**. Ils semblent constituer un répertoire de danses chevaleresques, déjà exploré dans *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde.*

Loin de produire un sentiment de redite, la répétition de ces gestes, qui insistent comme s'ils voulaient laisser leur empreinte sur le sol, semble plutôt ancrer dans le corps de la danseuse, une force, un engagement, une détermination. Elle porte en elle la puissance des expérimentations collectives et du militantisme. **Loin des danses grandiloquentes, qui galvanisent dans la brutalité tout en brandissant un étendard politique émancipateur, les danses de Marinette Dozeville déploient leur force avec sobriété**. Ce qui les rend d'autant plus puissantes.

Belinda Mathieu – www.sceneweb.fr

La Scierie, dans le cadre du Festival Off d'Avignon
du 4 au 16 juillet 2026, à 14h30 (relâche les 7, 9, 11, 13 et 15)

Festival vives, Nancy
Mars 2027

MCL Ma Bohème, Charleville-Mézières, avec la Scène nationale de Mâcon
Mai 2027

Études pour Chevalières – duo
Chorégraphie et interprétation Marinette Dozeville
Création musique et live Fanny Lasfargues
Regards extérieurs Julie Barbier, Laurence Langlois, Pauline Tremblay
Scénographie et costumes Dagmara Stephan
Création lumières Louise Rustan, Agathe Geffroy

Production Yapluka – Cie Marinette Dozeville
Coproduction Théâtre de Vanves ; Agence Culturelle du Grand Est ; Aide Résidences d'artistes en territoire rural de la DRAC Grand Est ; Festival C'est pas du luxe !
Soutiens Le Manège, Scène nationale de Reims ; Le Générateur – Gentilly ; Boom'Structur CDCN – Clermont-Ferrand Auvergne-Rhône-Alpes ; Le Cellier – Ville de Reims ; Pôle Danse des Ardennes – Sedan ; Conservatoire à Rayonnement Régional – Reims ; Studio D42 – Verpel

La Compagnie Marinette Dozeville est conventionnée par la Région Grand Est et par la DRAC Grand Est. Elle reçoit le soutien du Conseil Départemental de la Marne et de la Ville de Reims.

Durée : 50 minutes

OUVERT AUX PUBLICS
SPECTACLE VIVANT ET DÉCOUVERTES CULTURELLES EN PACA



MARINETTE DOZEVILLE, LA RADICALITÉ LUI VA BIEN

1 AOÛT 2026 /// LES RETOURS

Entre pièces chorales mobilisant des centaines de personnes, à l'image de *Nous sommes / Nós somos* — commande du Festival C'est pas du luxe ! (Fondation pour le Logement, anciennement Fondation Abbé Pierre) à Avignon et du Festival Pop Rua à São Paulo, en partenariat avec l'Institut français dans le cadre de la Saison croisée France-Brésil 2025 —, et pièces plus intimistes, la chorégraphe Marinette Dozeville poursuit ses tentatives chorégraphiques heureuses et se pare d'une radicalité brillante. Sa proposition *Études pour chevalières* n'échappe pas à la règle.

Inscrivant ses projets dans la durée et pouvant ainsi en livrer une lecture sur plusieurs niveaux, Marinette Dozeville présentait, lors du dernier festival Off d'Avignon, à La Scierie, le duo de ses *Études pour chevalières*, premier volet du triptyque à venir. De ce duo naîtra sa démultiplication pour cinq interprètes en 2027, puis sa variation pour un groupe de jeunes interprètes entre 8 et 16 ans, en 2029. Pour ce projet, Marinette Dozeville dédie son œuvre à la force collective des femmes et personnes non binaires. L'idée de la chorégraphe est de prolonger le geste des autres, des absentes, de convoquer et de réactiver celles qui nous ont précédées. Comme un passage de témoin en somme, pour iels d'aujourd'hui et de demain.

Le duo danse/musique

Partageant le plateau avec la bassiste Fanny Lasfargues, Marinette Dozeville structure ses paysages. Les paysages sonores et dansés deviennent autant d'espaces de liberté et de vie au nom de la figure féminine, et plus encore. Véritable exaltation du vivant, que ce soit au travers d'un son d'une batucada lointaine ou des bribes de paroles féminines, *Études pour chevalières* tient la bride haute. Le duo compose une œuvre d'une certaine radicalité par l'avènement du propos. Parée d'un haut s'apparentant à une cotte de maille et de genouillères, l'interprète et chorégraphe incarne les portraits de chevalières avec une grande délicatesse et se fait la porte-parole de toutes les sœurs. La bassiste semble cuirassée derrière son haut et sa basse devient une arme à part entière.
La rencontre entre les deux interprètes se fait au gré de l'évolution du spectacle. D'abord isolées, l'une et l'autre évolue dans son propre espace avant de se rencontrer et de se livrer à ce qui peut s'apparenter à une bataille finale contre l'image dominante de l'homme.

Recherches

Si la première partie peut sembler tenir à l'écart, avec la répétition de micro-gestes et d'une gestuelle singulière, la bascule se fait au moment de la rencontre entre les deux interprètes, comme si Marinette Dozeville laissait s'installer un sas de décompression pour prendre la mesure de ce qui se joue au plateau. L'une et l'autre se répondent entre riffs de guitare et mouvements apparentés à l'imagerie médiévale et guerrière que livrent les opprimés. Dépliant une flaque de sang, Marinette Dozeville inscrit durablement les esprits.
Le travail accordé au son est inhérent à la composition chorégraphique qui se déploie au plateau. Se répondant, notes et mouvements s'inscrivent dans une logique de réflexion sur la place de la sororité dans nos sociétés contemporaines.
Le mouvement se fait plus fluide et reprend certaines études vues plus avant. Tout se relie au fur et à mesure autour de paysages sonores dans lesquels vastes prairies, villages et guerres s'installent.

Marinette Dozeville fait partie de ces chorégraphes qui s'inscrivent dans une démarche chorégraphique exigeante teintée d'une radicalité, et ce depuis le projet ***MU*** qui reposait sur des rencontres artistiques pour ouvrir le champ des possibles en termes de création. Démarche qu'il convient de saluer, par les temps qui courent.

Laurent Bourbousson
©Marie Maquaire

Etudes pour chevalières – duo a été vu dans le cadre du Festival Off Avignon 2026 à LaScierie – Dates à venir – plus d'infos sur le site de la compagnie

Générique

Chorégraphie et interprétation : Marinette Dozeville / Création musique et live : Fanny Lasfargues / Regard extérieurs : Julie Barbier, Laurence Langlois, Pauline Tremblay / Scénographie et costumes : Dagmara Stephan / Création lumières : Louise Rustan, Agathe Geffroy / Equipe de production Julie Trouverie, Marie Maquaire, Anita Thibaud, Annabelle Guillouf

Prises de sons additionnelles par ordre d'apparition Ischia – Italie, Sao Paulo – Brésil, San Andres – Espagne, Santiago de Chili – Chili, Valparaíso – Chili, Cosenza – Italie, Rennes – France, Buenos Aires – Argentine, Torino – Italie, Paris – France

Remerciements Bloc féministe Siga Bem Caminhoneira/e/o, Yasmin Gilabert, Paola Daniele, Marie Maquaire, Estelle Thizy

Production
Yapluka – Cie Marinette Dozeville
Coproduction
Théâtre de Vanves, Agence Culturelle du Grand Est, Aide Résidences d'artistes en territoire rural de la DRAC Grand Est, festival C'est pas du luxe !
Soutiens
Le Manège – Scène nationale de Reims, Le Générateur – Gentilly, Boom'Structur CDCN – Clermont-Ferrand Auvergne-Rhône-Alpes, Le Cellier – Ville de Reims, Pôle Danse des Ardennes – Sedan, Conservatoire à Rayonnement Régional – Reims, Studio D42 – Verpel.

« Études pour Chevalières – duo – Avignon Off 2026 »

Un exercice d'empuissancement par la danse

6 juillet 2026



Une cavalerie est une formation combattante à cheval et donc armée. Ici, elle est militante plus que militaire, avec pour terrain de lutte, la scène. Une scène investie comme on investit un champ de bataille, en sachant qu'une bataille n'est pas toute la guerre… À la différence des chevaliers d'antan, qui en armures lourdes servaient Dieu, la foi chrétienne chevillée à l'âme et à l'arme, Marinette Dozeville danse la question féministe depuis une bonne décennie, et là, point de heaume, de lance, d'écu ; ici, l'étendard féministe est brandi en dansant et jouant de la guitare, par deux femmes complices d'une sororité combattante et artistique à toute épreuve.

Sur la grande scène noire de la Scierie, Marinette, la chorégraphe, et Fanny Lasfargues bassiste et compositrice ancrée dans le *groove,* montent au front. La lutte sera âpre, réclamera de l'endurance, de la ténacité et de la discipline, de la mesure aussi, celle des pas de la danseuse et celle des notes de la musicienne. Par des mouvements d'ensemble, en lignes droites, croisées ou circulaires, en diagonales, par contournements et charges de front, les deux chevalières travaillent la cadence, les accélérations et les ralentissements nécessaires à une bataille de longue haleine et qui se doit de triompher en portant haut l'oriflamme d'une sororité universelle… Mais déjà, aux accords harmonieux ou criards, crescendos rocks de l'électrique guitare basse de la Chevalière *de* Lasfargues, et à la rythmique des pas cadencés de la Chevalière *de* Dozeville, aux exercices scéniques de cette troupe de deux, répondent en bande son, les cris, chants et slogans de milliers d'autres chevalières envahissant la plaine sociale, déferlant *manifestement* par les rues du monde entier : « Ahora sororidad ! » Oui, c'est maintenant, « Solidarité avec les femmes ! »

Certes, *la mère* des batailles (déjà une femme !) n'est pas pour tout de suite, peut-être que justement, il n'y aura pas de « mère-bataille » ou de grande marée, mais seulement des *filles-bagarres*, des *sœurs-affrontements*, de nombreuses petites guérillas de chaque jour, de chaque lieu, intime ou extime. C'est pourquoi il faut se préparer avec rigueur et constance, travailler, *étudier* la question : comment avancer, de quel pas, à quel rythme, jusqu'où, seule, à deux ou groupées… Déjà au féminin pluriel, avec Julie Barbier, Laurence, Langlois, Pauline Tremblay pour les regards extérieurs, avec Dagmara Stephan pour les costumes, avec aussi Louise Rustyan et Agathe Geffroy pour la création lumière, avec encore d'autres chevalières de l'ombre ou d'arrière-garde, car il en faut – toutes et toujours déterminées et audacieuses. En même temps qu'une recherche, *Études pour Chevalières-duo* est déjà la célébration des luttes, celles passées, en cours ou à venir ; un hommage déjà présent aux sœurs de combat, un rituel fort et impressionnant qui donne envie de s'engager, d'entrer dans le mouvement et le son, crinières au vent. Cette dernière création de Marinette Dozevile est un appel à une osmose sororale, à une fusion des énergies et, déjà en scène, on ne sait plus qui accompagne qui, la musicienne la danseuse ou l'inverse… Elles vont l'amble.

Si pendant longtemps on a dit des femmes solidaires des hommes qu'elles étaient « fraternelles », on peut désormais dire des hommes solidaires des femmes engagées, qu'ils sont sororaux ou même *sororales* !

Le spectacle vivant n'est pas seulement vivant, il peut aussi donner vie à du nouveau.

Jean-Pierre Haddad

Festival Off Avignon – La Scierie, 15 Bd du Quai Saint Lazare, 84000 Avignon. Du 4 au 25 juillet 2026, à 14h30. (Durée 50 mn). Relâche les 7, 9, 11, 13 et 15 juillet.